

Je peins comme je respire.

Je guette à chaque moment l'étincelle, le détail, la bouffée d'air qui me permettra d'avancer.

J'attends ce moment comme une délivrance. Elle arrive sous la forme d'un champ triangulaire, sous la couleur jaune vif d'une étendue de colza ou la matière pierreuse d'une parcelle labourée.

Ainsi naissent les « terres-mères », les « colza stories », les grands champs de pierres », les promenades » ou « les nervures du rêve ». Ma peinture tourne autour du paysage et de la terre. J'en recherche la peau, les rides, les nerfs, les veines, les structures, les forces internes, les pleurs et les colères.

J'y inscris notre histoire, les marques de notre passage, les empreintes que nous laissons. J'y grave la vie, la mort, les espérances et les désespoirs.

J'exorcise mes peurs.

Je déambule dans ma peinture comme on fait le tour de son champ, en guettant la petite ligne verte qui marque la naissance du blé.

Je peins comme on cultive.

Jean-Claude Fauour